

La droguée

Sonia Kaleva Anguelova

Number 87, Fall 2000

Lire de la fiction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14689ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kaleva Anguelova, S. (2000). La droguée. *Moebius*, (87), 11–16.

SONIA KALEVA ANGUELOVA

La droguée

Je l'avoue, je n'ai pas honte. Je suis une droguée. Et je n'ai pas l'intention d'arrêter.

Ma dépendance m'est apparue lors d'une visite chez l'optométriste. Je suis myope depuis toujours et les lunettes, qu'il faut essuyer quand il pleut, qui deviennent tout embuées l'hiver, entre l'extérieur et l'intérieur, j'en étais venue à les haïr, à les oublier volontiers au fond de mon sac; et puis, quand on aime faire de la bicyclette, il faut choisir entre ses lunettes de myope et ses lunettes de soleil...

J'étais donc décidée à me convertir au port des verres de contact.

Après l'examen d'usage, celui où il faut lire des lettres une à une – et les analphabètes, me suis-je demandé, comment ils font? –, on me mit des verres souples dans les yeux. Non sans mal, d'ailleurs.

On a beau savoir que ça ne fait pas mal, tout de même...

Soudain, miracle!

Le monde autour de moi s'éclaircit, se fixe, prend des contours. Il y a là tout un nouveau rapport des distances à établir entre soi-même et l'environnement.

Quand vous êtes myope, selon le degré bien sûr, le monde autour, ce sont quelques mètres: cinq tout au plus. Plus loin que ça, les objets et les personnes perdent leurs contours, deviennent des taches de couleur qui se meuvent et qui, en s'approchant, acquièrent de la consistance: voilà un visage, des yeux, une expression; en dernier, quand la personne est tout près, on peut enfin la nommer.

Je procède toujours par déduction. Quand c'est faisable.

D'abord, il y a la connaissance didactique du monde: humains, végétaux, objets inanimés. Il y a la connaissance du nom, de l'essence, des caractéristiques.

Ainsi, une forme de certaines dimensions, qui bouge sur la clôture de mes voisins, ne peut être que celle d'un chat. Les écureuils ont une vitesse de déplacement supérieure, les chiens ne se promènent pas sur les clôtures.

Pour les humains, c'est aussi après déduction. Si c'est la voix qu'on a entendue en premier, qui nous a salué, on se dirige, aveuglément, vers elle. On a une très bonne mémoire des voix quand on est myope. Il s'agit de savoir où se diriger. Si l'on a aperçu des contours et qu'on connaît la hauteur de la personne, sa taille, dans la brume de la vision de myope, on avance à tout hasard; s'il y a foule, alors là, c'est plus compliqué. Avant de saluer, avant de faire un sourire, il faut être proche.

Alors qu'avec les verres de contact dans les yeux, c'est IMMÉDIAT. Plus de travail mental à faire pour nommer les êtres et tout ce qui bouge.

C'est instantané.

Un chat est un chat. Immédiatement. C'est un chat. Le chat noir de la voisine. Un chat noir qui tient un oiseau dans sa gueule.

Pas de doute. Pas de brouillard.

J'étais en train de m'enivrer de ce nouveau monde dans lequel j'évoluais, capable de mettre des visages sur les personnes dans la salle d'attente, de lire les affiches publicitaires au loin, capable de voir le numéro d'autobus qui se pointait au feu rouge, de savoir que c'était celui que je prendrais tout à l'heure, quand me vient l'idée de sortir de mon sac un magazine de cinéma et de vérifier si le film dont j'ai lu la critique dans le journal de fin de semaine passera bientôt, et à quelle heure.

Déception. Je ne suis pas capable de lire. Les mots se mélangent, se retrouvent l'un par-dessus l'autre. J'éloigne le magazine. La vision ne s'améliore pas. Je recommence.

Je ne peux pas lire.

Je ne peux pas lire!

C'est à ce moment précis que je prends conscience de ma dépendance.

Si je ne peux pas lire, c'est la mort!

Je ne pourrai pas lire ce que j'écris?

Lire et écrire sont indissociables.

Dans ma vie de tous les jours, lire et écrire sont aussi essentiels que manger et dormir.

L'optométriste me dit que je pourrais lire avec des lunettes, que l'on pourrait me fabriquer des lentilles spéciales, qui coûteraient cher, très cher, pour qu'avec un œil je puisse lire, mais que la vision au loin, par ce fait, en souffrirait.

Moi, lire et écrire avec des lunettes?

Alors non seulement je deviendrais dépendante de mes verres de contact pour voir au loin, mais aussi d'une paire de lunettes, pour lire et écrire.

Je trouvais que des lunettes ce n'était pas comode, mais là...

Ma dépendance m'a sauté aux yeux!

J'ai essayé de m'imaginer lisant moins, écrivant moins.

Impossible!

Je pouvais, avant, me vanter d'être libre, de n'avoir de dépendance envers aucune drogue, ni alcool, ni cigarettes. Les drogues dures? J'y ai touché, par curiosité, mais n'en ayant pas retiré de plaisir durable, que des complications, j'ai laissé tomber.

Mais la dépendance que je me suis découverte dans le bureau de l'opto, je ne suis pas prête à m'en passer.

D'ailleurs, existe-t-il un endroit au monde où l'on vous désintoxique de la dépendance à l'imprimé?

Et pas n'importe quel imprimé.

Pas juste un.

Je ne suis pas de ceux et celles qui réclament leur dose quotidienne du journal du matin. Non.

C'est plus que ça. C'est autrement.

Et ça coûte cher.

J'ai besoin de ma dose quotidienne de revues, de magazines.

Vous dites: «C'est correct. C'est normal.»

Attendez que je vous raconte comment je vis ma dépendance, vous changerez d'avis.

Vous me condamnerez, et vous aurez raison, quand je vous dirai que plusieurs fois j'ai acheté un *Paris Match* à la place du litre de lait et du sac de pain tranché nécessaires au petit-déjeuner de la petite famille dont j'avais soin.

Comme je me sentais coupable! Surtout de devoir envoyer mes deux enfants déjeuner chez leur père! Qui habitait à deux coins de rue, quand même.

Avec quelle avidité, avec quel appétit je parcourais les pages illustrées de photos des châteaux des vedettes et princesses. Les malheurs, les bonheurs de ces hommes et femmes étaient plus près de mon cœur que ne l'étaient mes voisins de palier et leurs chicanes de ménage. Même quand ma voisine, celle qui habite le quatre et demi, a cogné au milieu de la nuit pour se réfugier chez moi, le visage ensanglanté, son histoire, entrecoupée de pleurs, a été diluée par ma lecture du nouveau *Elle Décoration*. Je ne dormais pas quand elle a frappé à la porte. Je m'étais levée pour admirer les appartements des palais de Venise, avec leurs lourdes tentures rouge sang.

Je n'y peux rien. Quand je n'ai pas ma dose, je deviens maussade. Le monde est laid. Inintéressant. Je vois tout en noir et blanc.

Une autre fois, en manque d'imprimés, je me suis rendue chez le dentiste sous prétexte d'un nettoyage de dents. J'ai subtilement mis dans mon sac un vieux numéro de *Châtelaine*, pour pouvoir en finir la lecture chez moi.

Si je me rappelle bien, c'est à cause de ma dépendance que mon conjoint de fait s'est barré de la maison. Insulté. J'avais le culot de lui préférer, le soir, un magazine. Pourtant, au début de notre relation, il trouvait pas mal excitant de me faire l'amour pendant que je feuilletais un livre.

Je ne me suis pas précipitée pour le retenir.

J'ai simplement continué mes habitudes, sans personne pour me déranger ou me faire des reproches.

Je n'avais plus à faire attention, la nuit, quand la fringale me prenait, de ne pas le réveiller. Je pouvais allumer ma lampe de chevet en toute tranquillité, prendre ma dose d'imprimés et me rendormir, contente.

J'ai conseillé à une de mes amies ce remède contre les insomnies. Et ça marche! C'est un peu moins cher que les somnifères. Pas besoin de prescription. On change la dose quand on veut. On change d'imprimé aussi.

Je suis quand même fidèle.

Depuis plus de vingt ans, j'achète à peu près les mêmes magazines: surtout français et depuis pas très longtemps, ceux d'ici.

Quand je vais aux États, c'est sûr que je reviens avec des échantillons d'imprimés de là-bas. Ça va des magazines de décoration à la cuisine, en passant par la vie des vedettes, l'architecture, l'artisanat; parfois j'y glisse un *Vogue* ou quelque autre magazine de mode. Je ne touche pas aux revues de sport ni aux revues pornos. Parfois j'y vais du côté de l'humour. Il n'y a pas beaucoup de choix.

Logiquement, je devrais aimer les bandes dessinées. J'en connais des mordus qui en achètent une par semaine. Ça leur coûte pas mal plus cher.

Il y a toujours pire dépendance que la nôtre, n'est-ce pas?

Vous pensez que tout ça n'est que de l'argent gaspillé.

Si j'ai déjà compté combien?

Non, pourquoi le ferais-je? Par curiosité?

O.K. O.K.

Faisons une liste, non exhaustive. Il y a toujours l'imprévu, l'inhabituel qui vient mettre un peu de piquant parmi les imprimés que je consomme et auxquels je reste fidèle:

Paris Match: 3,95 \$. *L'Express*: 4,25 \$. *Lire*: 4,95 \$ avant, 5,50 \$ maintenant. *Le Magazine littéraire*: 6 \$. *Libération*: le magazine, à l'occasion 3,50 \$. *Studio*: 4,75 \$. *Elle Décoration*: 5,50 \$.

Muséart: 4,75 \$. *Le Figaro magazine*: 3,95 \$. *Photo*: à l'occasion 5,50 \$. *Les Idées de ma maison*: 2,99 \$. *Châtelaine*: 2,95 \$. *Elle Québec*: 3,50 \$ *L'actualité*: 3,50 \$. *Temps fou*: 3,50 \$. *Topo magazine*: 6 \$.

Il faut ajouter les taxes. L'abonnement coûterait moins cher, je le sais. J'ai essayé. Mais je n'aime pas attendre après le facteur. Ça, c'est une autre dépendance dont je connais les ravages sur beaucoup de monde. Tu attends un chèque, les premiers du mois, tu attends une lettre, mais ce ne sont que des factures qui arrivent. Attendre le facteur? Non, merci.

J'aime aller chercher mes imprimés moi-même. Ça fait partie du rituel.

Les bibliothèques? J'ai essayé aussi.

Mais quand la faim me prend, au milieu de la nuit, est-ce que les bibliothèques sont ouvertes?

Quand j'ai le goût de lire le matin, pendant que j'avale mon petit-déjeuner, ou bien le soir, à plat ventre, sur mon lit, est-ce que ce plaisir-là ne se paye pas?

Au moins, en allant chez l'opto, je me suis découvert non seulement une dépendance, mais aussi un avantage.

Celui d'être myope. Oui, oui.

Pour la lecture, c'est parfait. Je n'aurai pas besoin de lunettes pour lire. Jamais.

Alors, tant que j'aurai mes magazines bien à côté de moi, vous aurez une vieille heureuse.

Centenaire, qui sait?